

santes observations et ses objections si bien dignes d'être méditées, comme aussi de la forme courtoise de son examen et de sa discussion.

M. Eug. Fournier, secrétaire, donne lecture de la note suivante, adressée à la Société :

NOTE SUR LA CULTURE DU ROCOU, par **M. Paul LÉVY**.

(Grenade de Nicaragua, novembre 1869.)

Il n'existe au Nicaragua qu'une seule *hacienda* d'*Achote* (*Bixa Orellana* L.), mais il n'est pas douteux que les bons résultats qu'elle donne n'engagent à en créer d'autres. L'*Achote* à fleur rouge produit au Nicaragua beaucoup plus de graines, et par conséquent de matière colorante par arbre, que tout autre part où on le cultive, qu'à Cayenne, par exemple, d'où vient le rocou le plus estimé.

La culture ressemble beaucoup à celle du Caféier. On sème en pépinière. Quand les plants ont un an, on les transpose à 4 mètres l'un de l'autre et par carrés d'un hectare. Pendant deux ans, on abrite avec le Bananier; à partir de trois ans, il n'y a plus besoin d'abri ni de désherbage; l'*Achote* empêche les herbes de croître à son ombre.

A trois ans il y a une demi-récolte, à quatre ans l'arbre est en plein rapport; il donne environ 20 livres de graines par an, d'où l'on tire une livre de matière colorante; il dure plus de cinquante ans.

La cueillette se fait en décembre. Le reste du temps la plantation n'occasionne aucun souci, à moins qu'on ne veuille tailler les arbres, ce qui est encore à essayer et serait bon probablement. Les fruits se cueillent à la main, en brisant leur pédoncule. On les met à sécher sur des toiles; ils s'ouvrent d'eux-mêmes et l'on enlève les écorces à la main, ouvrage de femme, simple et rapide, pour lequel rien ne serait plus facile que d'inventer une machine, qui cependant n'aurait pas une grande utilité.

Les graines, une fois réunies dans des corbeilles, sont vendables ainsi; mais généralement on extrait la matière colorante afin de ne pas payer le fret de la semence, qui est inutile. A cet effet, on a une chaudière de trois hectolitres, on la remplit jusqu'à 10 centimètres du bord et l'on y verse un demi-quintal de graines; lorsque l'eau est en ébullition, on agite avec un bâton. La matière colorante, qui enveloppe la graine comme une sorte de pollen, se détache. De temps en temps on examine une cuillerée de graines que l'on retire avec une écumoire; lorsqu'elles sont bien noires, c'est-à-dire bien dépouillées de la matière rouge, on cesse d'agiter et l'on ajoute un peu d'amidon dissous au préalable dans l'eau bouillante. L'ébullition continuant dans la chaudière, elle se couvre bientôt d'une écume rouge épaisse (c'est le rocou); on l'enlève avec une écumoire appropriée et on la met dans des barils pour l'expédier. L'opération peut durer une heure et demie.

Le Para fournit un rocou mélangé de feuilles, c'est le rocou dit *en feuilles*.

Le rocou sec s'obtient en reprenant la masse obtenue, évaporant à consistance butyreuse et y introduisant un corps capable de le durcir. Ces corps varient avec les pays; le meilleur paraît être la dextrine.

Le rocou valant 400 francs les 100 kilogrammes, on voit que c'est un produit très-avantageux, puisque chaque arbre en donne une livre et qu'il n'y a d'autres frais que ceux de la récolte et de la préparation. C'est la plantation qui exige le moins de personnel, par conséquent le moins de surveillance; ce qui doit la faire préférer, comme propriété rurale, par tous les employés, les fonctionnaires, les commerçants, ceux, en un mot, qui ne veulent pas être exclusivement planteurs. Tout compte fait, c'est celle qui donne, par hectare, les plus beaux bénéfices et le moins de tracas, de toutes les cultures spéciales à la zone torride. Le rocou est une matière tinctoriale d'un usage tout spécial, parfaitement défini et qui n'a rien à redouter de tous les rouges que pourra inventer la chimie moderne. Aucun animal ne le mange, aucun homme ne le vole. Il cède sa matière colorante aux corps gras, ce qui est précieux. En le traitant par l'iode, on le change en un bleu qui jouit de la même propriété.

M. Eug. Fournier ajoute que la note de M. Lévy sera utilement comparée à celle que M. Triana a communiquée à la Société, sur le même sujet, en 1858 (1).

M. le Secrétaire général donne lecture de la lettre suivante :

LETTRE DE M. J. DUVAL-JOUBE A M. DE SCHENEFELD.

Montpellier, 22 mai 1870.

Mon cher confrère et ami,

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, et je vous prie de vouloir bien la communiquer à la Société.

Je viens de trouver aux environs de Montpellier, et ensuite de retrouver en Crau-d'Arles, un *Carex* tout à fait nouveau. Je ne puis le comparer à aucune espèce connue, ni pour le port, ni pour les autres caractères. Ce qui fait qu'il a échappé jusqu'à ce jour, c'est qu'il croît de préférence au-dessous des touffes de Cistes, et que ses épis, très-petits, sont recourbés presque contre terre. Il a la base du style renflée et persistante, à la manière des *Heleocharis*; et si pour cette raison on a séparé ces dernières plantes des *Scirpus*, ma plante devrait être séparée des *Carex*.

En attendant, je l'ai nommée CAREX OEDIPOSTYLA. Ce nom permettra de conserver cette plante parmi les *Carex*; il pourrait aussi être employé pour

(1) Voyez le *Bulletin*, t. V, pp. 366-369.